

LA POÉSIE ET LA FOI

par Mulongo MULUNDA MUKENA
étudiant en théologie, Faculté de Vaux-sur-Seine

Ecrire sur la poésie¹, c'est tenter de définir, avec les mots de la critique ou mieux de l'expérience, une activité spirituelle² dont le but est précisément de désigner l'indéfinissable.

L'un des paradoxes les plus irritants du phénomène poétique est son caractère irréductible à une formulation décisive, immuable, qui se révélerait acceptable par tous, à toutes les époques.

En fait, chaque génération a ses poètes et, pour ainsi dire, chaque poète modifie la notion de poésie et lui donne son propre visage³.

UN ART REBELLE AUX DÉFINITIONS

Qu'est-ce que la poésie ? A première vue, sa nature paraît assez simple : le poète est un homme qui utilise les mots de façon *différente* pour les faire chanter ou crier, en des textes dont les éléments (vers, strophes, poèmes) apparaissent extérieurement comme distincts, isolés par l'artifice de la marge et l'usage de la majuscule au début de chaque ligne.

La poésie est le produit des relations particulières, orales ou écrites que le poète entretient avec la langue – qui d'origine est sienne – par rapport à ses finalités usuelles et pratiques, comme à toutes ses

¹ Aragon écrit : « Il faut être fou pour écrire sur la poésie. La poésie se fait, elle ne s'explique pas. Celui qui parle de poésie est fou parce que la poésie commence où l'on passe dans l'incommunicable. » Texte cité dans le *Magazine Littéraire* n° 247, novembre 1987.

² Le poète est souvent considéré comme le prophète, le voyant de l'invisible.

³ Mulongo Mulunda Mukena : « Le poète est prophète de l'homme comme le prophète de la Sainte Bible est poète de Dieu » in *Le souffle de la Liberté*. Ed. Labruyère 1991.

autres utilisations. Ces relations sont à la fois subjectives et objectives⁴. Subjectives parce qu'elles sont intimement nourries de ce que le poète est et de ce qu'il vit, consciemment et inconsciemment. Objectives, parce que leurs manières de s'exprimer dépendent non seulement de la maîtrise et du contrôle que le poète exerce sur elles, mais des attractions et des actions que les vocables dont elles sont formées exercent à leur tour sur le poète et exercent les uns sur les autres, comme s'ils étaient doués de vertus qui ne dépendent plus du poète seul, mais proviennent, en quelque sorte, directement d'eux-mêmes. Le propos et le résultat de ce double processus sont la création d'un langage dont la spécificité est de permettre de dire ce qui ne pourrait probablement ni être accessible ni être dit d'une autre façon. Cette propriété semble s'appliquer à la nomination, chaque fois unique et singulière, de tout être et toute chose, fussent-ils de l'ordre de ce que nous qualifions de réalité immédiate ou médiate ou de l'ordre de ce que nous qualifions d'imaginaire. Mais même dans le second cas et outre ce qui rattache normalement (à l'inverse de l'illusion) le réel et l'imaginaire (celui-ci pouvant se définir comme un « décalage » plus ou moins accentué, de la réalité), la parole poétique a la faculté de donner à ce qui paraît appartenir à l'imaginaire un caractère réel, tant au propre regard du poète qu'au regard de toute personne qui l'appréhende.

La poésie est de ces problèmes posés à l'esprit, que l'attention ne simplifie pas mais au contraire, ne cesse de rendre plus complexes à mesure que l'on médite davantage sur eux. De même que l'étude de l'infiniment petit révèle vite d'étranges correspondances entre microcosme et macrocosme, entre l'infinitésimal et le cosmique, la lente pénétration des secrets d'un poème particulier met en contact celui qui s'y acharne avec la totalité du langage et partant de ce qu'il désigne dans le réel et le symbole, le visible et l'invisible.

Un poème est toujours la conséquence (et la trace visible) d'un contact privilégié entre tel être fugitif – le poète – et le langage qui lui subsiste à travers le temps. C'est cela qu'il faut poser d'abord, si l'on veut comprendre la nature du don de poésie et le sens du destin de ceux qui le portent, dans la gloire ou l'exil, parmi les hommes.

La poésie est l'expression par le langage humain, ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux de l'existence.

Le poète est en exil dans la parole comme le dormeur en son sommeil. Séparé des autres hommes par toute l'épaisseur des signes, il s'efforce de se frayer un passage vers l'humain à travers la muraille qui

⁴ J.-C. Renard : *Notes sur la poésie*. Paris Ed. du Seuil, 1970; *Une autre Parole*. Paris Ed. du Seuil, 1981.

l'enserre. Le mot du poète, c'est l'existence en soi, autrement dit : du langage vécu, devenu acte, souffle et non de simples prolongements extérieurs des sens de l'homme.

Laver, limer, gratter les mots, autant de façons de dire que l'action du poète sur le langage s'exercera dans le sens inverse de la pratique courante, l'œuvre achevée, parfaite, laissant toujours la parole enrichie et, en tout cas, transformée.

Poésie... seule une dialectique des contraires considérés non plus comme des adversaires mais comme d'indispensables compléments pourrait donner une idée de la nature réelle de la poésie, laquelle habite en même temps l'endroit et l'envers de toute définition dont on cherche à la couvrir. L'imaginaire et le réel, l'obscur et le clair, la sensibilité et l'intelligence, la genèse et la fin se confondent en elle d'inextricable façon ainsi qu'en une tapisserie symbolique – tout créateur dissimule « l'image » de sa propre énigme – dont le motif ne saurait être perçu que par un regard capable de suivre simultanément tous les fils, et sur les deux faces.

Possibilité d'un langage compatible avec la foi ?

Il faut impérativement se garder de rêves apologétiques naïfs et scandaleux : la poésie ne peut pas être réduite au rôle de « la servante de la foi » comme le fut parfois la philosophie au service de la théologie.

Le poème n'a pas besoin d'ouvrir la voie au Christ, pour être un poème. On peut cependant se demander si l'inverse est possible : la venue du Christ peut-elle se passer du langage poétique ? Ainsi inversée, la question paraît légitime et la réponse ne fait pas de doute ! Le langage poétique maintient une rupture dans un monde fermé, descelle nos assurances trop fermement établies, nous ouvre à cela même qui est insoupçonné. Entrer en poésie n'est pas se convertir au Dieu qui vient, mais Dieu peut-il venir à nous ou plus exactement, pouvons-nous percevoir que Dieu vient à nous si nous désertons ce langage ?

Il est nécessaire de se demander s'il n'y a pas un lien entre l'absence de signification de la foi et la dé-poétisation de la société post-moderne. Le langage de la foi a emprunté les sentiers de la poésie dans l'histoire de la révélation et la vie de l'Eglise. Comment entendre une telle parole et comment lui répondre si on a pour toute demeure les seuls langages de l'enseignement dogmatique, du récit historique, de la législation morale ? La foi utilise de nombreux langages autres que

poétiques et il serait grave de les éliminer. Mais le danger n'est guère là de nos jours : il est plutôt de réduire à l'insignifiance le langage poétique de la foi alors qu'il est peut-être le secret de tous les autres et le point extrême où la Parole de Dieu manifeste son éclat.

La foi n'est pas mythe, ni croyance, ni dévotion, non plus que récitation, initiation ou observance. Aucun de ces genres ne convient pour dire que Dieu crée, intervient, appelle, attend et accomplit. Certains styles trompent sur la nature de Dieu et son œuvre. Ils sont incompatibles avec l'expression de la foi, parce qu'ils ne tiennent pas compte des modalités de son apparition, ni de son intention. La particularité de son origine et de sa portée n'y est pas respectée.

Peut-être tous les mots utilisés conviendront-ils puisqu'à la vérité aucun mot ne conviendra pleinement et que nous nous épuiserions en vain à inventer un vocabulaire privilégié – quand la Bible nous montre qu'elle use vraiment de tout, de la généalogie au soupir inexprimable, du pain et du vin – pour dire la réalité de Dieu. Mais le genre, lui, n'est pas indifférent. Il trahit assez vite le lieu où il évolue. Or la foi est un lieu créé par un objet bien particulier qui s'appelle la Révélation. Si le genre adéquat fait défaut, nous sommes ailleurs.

Bien souvent nous repérons mille ressemblances culturelles, mille familiarités rassurantes... Mais la foi et son paradoxe s'est banalisée en savoir, en aspiration ou en résolution. Il lui manque cette tension qui habite toute parole consciente qu'elle ne saurait fonder ses propres raisons, si elles ne lui étaient données, non en propriété mais en promesse, gage et dépôt. La foi se sert de tous les mots mais ne s'accommode pas de tous les genres.

La foi ne naît pas d'elle-même

La foi n'est pas le projet de repousser à l'infini les limites du savoir par la croyance. Elle n'est pas le relais du visible par l'invisible ni du temps par l'éternité. Elle n'est pas le noyau imaginaire que nous nous donnerions pour aller plus haut et plus loin. En un mot, la foi s'enracine dans un appel qui la précède et, pour que cette précédence ne soit pas le déguisement apologétique de notre auto-projection, la Révélation a cru bon de manifester et de réaliser le dessein du Dieu trinitaire au milieu du temps et de l'histoire : « Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté, selon le bienveillant dessein qu'il avait formé en lui-même pour le mettre à exécution lorsque les temps

seraient accomplis »⁵ « Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils. »⁶

Ce caractère historique de la foi tient moins à la maturation pédagogique de la durée ou à la positivité rassurante de la chronologie qu'à cette précédence dont l'histoire est signe.

La priorité intérieure de l'appel sur la réponse a sa correspondance dans la priorité extérieure de l'histoire sur la confession. C'est pourquoi la catégorie du passé, qui habituellement entraîne une coloration de désuétude qui ensevelit la perception dans le brouillard de l'éloignement, au contraire ici affermit et affirme.

Des documentalistes douteux sont appelés témoins, prophètes et évangélistes. Des archives mortes sont regardées comme sources de l'annonciation et des accomplissements venus et à venir. Des datations incertaines, trouées, recomposées sont cependant à la fois maintenues et interprétées comme si elles étaient non pas le vêtement de vérités intemporelles, mais la chair de leur réalité.

Des géographies minuscules sont fidèlement retransmises, comme si leurs lieux attestaient bien que nous évoluons dans l'ici-bas d'une révélation et non dans l'au-delà d'une spéculation. C'est le détail, inordonnable, inutile, qui est le grain de sable de l'authentique dans les textes nourriciers de la foi. « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la Parole de vie... nous vous l'annonçons. »⁷

La poésie tend vers le mythe comme la foi vers le mystère⁸

Le mythe est la symbolique détemporalisante des aventures humaines, tandis que le mystère est la confession de l'aventure de Dieu dans le temps des hommes.

Le mythe consiste à trouver une explication aux énigmes de l'ici-bas par des reconstitutions de l'au-delà, à adosser la fragilité de l'éphémère à la fécondité de l'originel, à projeter sur des schémas archétypiques et sur des figures justement mythologiques la

⁵ Ep. 1,9

⁶ Hb. 1,1

⁷ 1 Jn 1,1-3

⁸ Ce mot étant entendu dans son acception biblique.

profondeur inexplicable du cœur et le tumulte inorganisable de l'histoire. Le mythe explique et justifie, coordonne et densifie. Mais il le fait aux dépens des aspérités de l'histoire, tenues pour l'accidentel, dont il faut se défaire, pour comprendre l'essentiel caché par derrière lui.

Le mythe dépersonnalise les circonstances, évacue biographie, historiographie et géographie, leur préférant schèmes, régulations et systèmes.

Avec le mythe, le ciel de l'homme a supplanté la terre de Dieu. La foi envers Dieu abandonne le terrain à la croyance sur Dieu. Le réalisme des mystères s'évapore dans l'idéalisme des mythes. Orphée, Dionysos, Zarathoustra... nous renseignent sur l'amplitude, le bondissement et le courage du cœur humain.

Mais il n'y a que Jésus-Christ, crucifié sous Ponce Pilate, ressuscité selon les Ecritures pour nous renseigner sur ce qui ne monte pas au cœur de l'homme, mais qui est voulu et réalisé par le cœur de Dieu.

Nous ne disons pas que le mythe est sans valeur. Sans lui comment l'homme parlerait-il de ce qui unit tous les hommes, de ce qui scintille au travers des temps et des lieux, pour que le superficiel et l'inépuisable se conjuguent réciproquement ? Les mythes sont une glorieuse prolifération d'interprétations. Les mythes sont des interprétations mais jamais l'exégèse des signes. C'est pourquoi ils sont de structure proprement métaphysique puisque leur archéologie et théologie effacent le temps des signes au profit de l'hors-temps des significations.

En langage biblique, le mystère est l'antithèse du mythe.⁹ En langage commun « mystère » a partie liée avec ce qui demeure énigmatique, indéchiffrable et inatteignable. Au contraire, le Nouveau Testament reforge le mot « commun » dans un style compatible avec le caractère historique de la foi : *Mysterion* s'applique toujours à une œuvre de Dieu devenue perceptible et accessible au milieu du temps et de l'espace intra-mondain. Le mythe est toujours une projection des interprétations de l'homme hors de l'histoire alors que le mystère consiste en une célébration de la venue des signes de Dieu dans l'histoire. Les histoires qui donnent à connaître les mystères de Dieu appartiennent certes au passé par la nouveauté de leurs irrutions et par l'extériorité de leurs initiatives, mais elles appartiennent également au

⁹ Comme d'ailleurs la sainteté est l'antithèse du sacré, la révélation l'antithèse de l'initiation, la rédemption l'antithèse de la gnose et les sacrements l'antithèse des sacralisations.

présent et au futur de l'humanité. Historiques en leur incarnation, elles sont contemporaines en leur prédication et prophétiques en leur ouverture. Le langage de la foi, s'il se doit de demeurer rugueux comme l'Histoire, se doit également de devenir poreux comme la vie, ailé comme le vent. Le témoignage va plus loin que la reconstitution historique. La fidélité n'a rien à faire avec le mimétisme.

La puissance d'interrogation du : « Qui dites-vous que je suis ? » est un caractère permanent de l'expressivité de la foi. Le caractère interrogatif précise que cette révélation n'est pas évidente, innée ou acquise, mais à la fois invitation et sommation, offre et ordre, souffle léger et langue de feu...

La foi n'est pas trans-historique, mais contemporaine. Elle n'est pas non plus intimiste mais l'universel possible de chacun et de tous. Elle est ce qui parle au plus proche de chaque être et qui cependant le délivre le plus de sa différence irréductible. Elle est en son essence commune et non point ésotérique – neuve et fidèle mais non point moderne, ni antique, absolument pas géographique ni éthique, ni sociale, ni linguistique, de la façon dont le sont les cultures. Tout langage qui néglige cette universelle portée de la foi la défigure.

Comment en effet découvrir un langage qui soit du même souffle circonstanciel puisqu'attentif à la révélation de mystères de temps et de lieu, de chair et de sang, mais aussi universel puisque confiant dans la portée permanente et trans-subjective de son objet ?

Le langage de la foi devrait contenir une dose suffisante d'interrogation, pour que son destinataire y découvre l'importance de sa décision et une dose plus grande encore de louange, pour que cette décision capitale se découvre être elle-même la réponse humaine à la décision de Dieu qui la rend librement possible.

Existe-t-il un langage où l'interrogation demeure au cœur de l'éloge ? Par la diversité de leurs styles, les discours chrétiens, qu'ils soient déductifs et catéchétiques, prédicatifs et homilétiques, célébrants et liturgiques, quotidiens et témoignants, manifestent l'extrême difficulté à tenir serrée cette gerbe : la décision personnelle.

Parole immédiate

La poésie n'est-elle pas à la fois rugueuse et poreuse, intime et cosmique, historique et laudatrice comme nous avons dit que devait tâcher de l'être le langage de la foi ?

Quiconque travaille le style de la communication chrétienne – sans faire fi de la spontanéité du cri, ni de la précision du concept –

rencontre sur sa route la densité et le court-circuit du monde poétique. Car il faut dire beaucoup avec peu et laisser entre les mots circuler l'écoute. Il lui faut renouveler l'ancien, déplier les rides, ancrer aussi le futur, annoncer ce qui est, surtout nommer ce qui dès lors reçoit vocation. La parenté la plus profonde entre le langage de la foi et le dire poétique tient à la création que l'une professe et à la créativité que l'autre expérimente.

Si Dieu était cause première, il s'éloignerait dans l'obscurité anonyme des origines où il viendrait hanter – telle une concurrence, jalouse et vaine – nos causalités secondes. Mais Dieu n'est point cause. Il est le créateur souverain et besogneux, dont les récits, plus poétiques que mythiques, de la tradition d'Israël nous racontent le travail d'accouchement de l'homme et du monde.¹⁰

Dieu en Jésus-Christ parle des choses de son Père en glanant les paraboles de la terre. Dieu dans le Saint-Esprit écoute et répond, reprend et vivifie, brise et rassemble. En ces trois œuvres, Dieu s'il est Dieu, crée et recrée. Aussi fragile qu'un mot, aussi puissant qu'un verbe, il va et vient au travers du temps et des cœurs, affairé quoique souverain, ballotté quoique paisible, dépendant de l'homme quoique son sauveur, en quête quoiqu'en puissance.

Le mode poétique paraît nécessaire à l'histoire biblique pour qu'elle nous devienne immédiate (ce qui est le contraire de facile), pour que le narratif et l'exhortatif s'imbriquent l'un l'autre sans que l'on puisse discerner la couture entre le circonstantiel de l'histoire et l'universel de l'appel. Le style poétique n'a-t-il pas la vertu de faire être sans éloigner dans la distance linéaire du temps, ni évanouir dans la hauteur circulaire du concept ? Son immédiateté fait écho à ce qui dans la foi est présence. Cependant le langage de la foi reste autre que celui de la poésie, comme il est autre que celui de l'histoire, du mythe ou de la science.

Osons dire pourquoi la foi n'est jamais immédiate, comme l'est la poésie. Elle est paradoxalement liée à la seule intervention que l'homme ne puisse pas se procurer à lui-même et dont cependant il décide (c'est le fait même de la foi de ne pas confondre le sens avec l'objectivité du destin). L'essentiel d'un langage de la foi est le recours à la présence d'un Dieu incarné, dont la révélation ne parle jamais qu'anthropologiquement, selon sa main, sa face, ses entrailles, sa force, son conseil, sa miséricorde.

¹⁰ Gn. 1

Dieu manque à l'homme sans être un Dieu manqué et l'homme manque à Dieu sans être un homme oublié. La foi navigue autour de ces réalités qui la portent. Bien souvent le dire poétique s'accorde au style de la communication croyante. Ce qui manque à la poésie, c'est interminablement, insatiablement, son propre double dans la splendeur des mots et le silence des choses. Elle n'a pas à se faire célébrante des mystères, elle qui élabore et déchiffre les mythes. Elle est de l'homme.

Le langage de la foi est une parole immédiate c'est-à-dire poétique, mais en réponse à une donation médiate, c'est-à-dire historique. Il célèbre le mystère de Dieu au milieu des mythes de l'homme. Il articule un donné avec un vivre. Il n'est ni didactique, ni imaginaire. Nous savons à peu près ce qu'il ne peut pas être, ni un savoir possédé, ni un projet inventé. Nous avons une peine salutaire à exprimer ce qu'il devrait être : une attestation vivante. Car comme notre Seigneur Jésus-Christ, le moment vient toujours où la parole doit se taire, où la prédication doit se faire passion, où le langage passe à l'acte... La croix, mystère de Dieu avec les hommes, est le moment où Jésus-Christ est réduit à la suffisance de la foi, où Dieu trouve cette suffisance victorieuse pour la terre entière. C'est l'acte au milieu de l'histoire – au terme silencieux des mots.

Eric Fuchs : *L'éthique protestante*

Histoire et enjeux

Les Bergers et les Mages, Paris

Labor et Fides, Genève, 1990 (et réimprimé en 1991), 144 pp.

Le sous-titre du livre d'Eric Fuchs sur l'éthique protestante situe bien le propos de l'auteur : « Histoire et enjeux. » Histoire parce qu'il est nécessaire de rappeler (ou plus souvent d'apprendre) aux protestants et aux autres ce qui caractérise plus particulièrement l'éthique protestante depuis ses débuts au temps de la Réforme et jusqu'à nos jours. Enjeux, parce que la question se pose inévitablement de savoir si le protestantisme a encore quelque chose à dire sur les problèmes éthiques qui se posent dans notre monde sécularisé, marqué par la confusion des valeurs morales et oscillant entre le rejet de toute loi au nom de la liberté et la crispation sur des systèmes moraux rigides et autoritaires.

La partie historique de l'ouvrage est excellente. Dans les pages consacrées à la Réforme, Eric Fuchs met en évidence avec clarté le profond changement que la redécouverte du salut par grâce a apporté dans la perception de la vie morale des chrétiens. Ainsi pour Luther, « l'éthique est totalement disqualifiée comme chemin de salut, mais elle retrouve une importance relative, mais réelle, en tant qu'elle organise la vie commune ici-bas » (p. 17). Le croyant, libéré de tout système pré-établi, est appelé à servir Dieu et le prochain dans l'état qu'il occupe dans la société. Pour Calvin, le salut, don de grâce reçu par la foi, appelle le chrétien à une nouvelle responsabilité. Comme « ni la raison, ni la volonté humaine ne sont capables de nous guider avec sûreté, il faut pour que nous soyons moins incertains dans notre devoir, que Dieu lui-même nous révèle sa volonté » (p. 27). D'où le rôle essentiel que joue encore la loi.

Eric Fuchs développe plus avant la comparaison entre Luther et Calvin, soulignant aussi bien ce qui les différencie (la loi, guide de la conscience morale pour Calvin, mais non pour Luther) et ce qui les unit (c'est la foi que Dieu demande avant tout de l'homme, la confiance en sa grâce ; le reste suit comme réponse, expression de reconnaissance).

Les pages consacrées au puritanisme sont particulièrement bienvenues. Elles nous rappellent qu'entre la Réforme et nous, il n'y a pas un vide historique. Le protestantisme d'aujourd'hui n'est pas seulement héritier des grands réformateurs, mais aussi, à des degrés divers, de ceux qui les ont suivis et spécialement des puritains. Sans doute le puritanisme n'a-t-il pas influencé aussi directement le protestantisme de langue française que celui des pays anglo-saxons. Mais son influence n'est pas négligeable.

Le thème de « puritain » a acquis en français (mais c'est aussi le cas en anglais) un sens péjoratif. Un dictionnaire définit le puritain comme « une personne d'une sévérité de principes exagérée ». Eric Fuchs montre bien que le